

Séminaire de préparation – Mardi 2 juin 2020

L'Éthique de la psychanalyse

Leçon 20 Bernard Vandermersch – Discutant : Pierre-Christophe Cathelineau

Texte.

C'est que selon moi l'absence d'une telle étendue équivalait au néant, mais au pur néant et non pas seulement à un vide comme dans l'hypothèse d'un corps enlevé de sa place, dont la place resterait dégarnie de tout corps, terrestre, aqueux, aérien, éthéré, et n'en serait pas moins une place vide, comme un néant avec de l'étendue

Augustin, *Confessions*, Liber septimus.

1. Avons-nous passé la ligne ?

Lacan fait allusion à l'annulation *in extremis* d'une rencontre au sommet prévue entre le président américain Dwight Eisenhower, le premier ministre britannique Harold Macmillan, le président français Charles de Gaulle et le leader de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS), Nikita Khrouchtchev, à la suite de l'écrasement d'un avion espion américain U2 en sol soviétique.

Aucun compromis n'est atteint et, même s'ils sont tous les quatre à Paris entre le 14 et le 16 mai, les chefs d'État et de gouvernement ne peuvent tenir le sommet. L'invitation faite à Eisenhower de se rendre en URSS plus tard dans l'année est également retirée, confirmant l'échec de cette rencontre. Les analystes craignent que cet écueil diplomatique ne constitue un recul majeur dans la recherche d'un apaisement des tensions entre les superpuissances.

(D'après Wikipédia)

Mes questions et celles de Lacan.

– Le désir humain est-il lié structurellement à la destruction ?

Au-delà du bien qu'y a-t-il ? Le mal ? Et par-delà le bien et le mal ? Le beau ? Le vrai ? Au-delà du vrai, le vide de la Chose. On voit que ces trois termes bien, beau, vrai recouvrent peu ou prou les trois jouissances séparées par Lacan, respectivement : phallique, Autre, sens. Sur quoi une éthique peut-elle se fonder si, sans mépriser ces trois jouissances, elle reconnaît qu'aucun savoir universel n'en guide l'usage ? Y a-t-il toujours un au-delà, un vide ou bien celui-ci peut-il, dans certaines circonstances disparaître ? Promouvoir comme Nietzsche la jouissance dionysiaque du corps contre la raison apollinienne, ou bien entre langage et corps, entre la mort qui porte la vie et la mort qui l'achève, préserver ce lieu vide, pour l'émergence du désir. Socialement, qui ou quoi en garde l'accès et quel en est le prix ? Sacrifices, destructions sont-ils inévitables ?

– **Qu'est-ce qui fait barrière au monde des biens ?** « Ligne, ligne de dévoilement, barrière du bien, horizon du bien, marge, borne, frontière du bien au beau, outrage ». Derrière ces multiples mots : Interrogation sur les frontières : toute barrière dans le psychisme relève-t-elle de l'effet de seuil, de tolérance ? Cet effet ne masque-t-il pas une coupure plus structurale entre monde et un au-delà immonde ? Le développement de la topologie nodale va radicalement complexifier l'espace du vide. Cette notion de seuil très présente chez Freud

reste importante dans ce séminaire mais il met d'avantage l'accent sur l'au-delà. L'interdit « d'y penser » masque le seuil de tolérance du principe de plaisir, lui-même masquant l'impossible.

2. La recherche d'Augustin d'Hippone.

Augustin, dans sa recherche du lieu de Dieu, découvre la différence entre le vide (que Jabès notera être en français l'anagramme de Dieu) et le néant.

Il croit pouvoir en déduire que le mal n'existe pas au moyen d'un sophisme dont Jacques Lacan rapproche, dans la leçon précédente, la « bizarrerie logique » avec celle de la déclaration de Sade démontrant que l'anarchie est supérieure au règne des lois.

Mais pourquoi cette *obsession spatiale* d'Augustin à la recherche du Bien absolu ?

Ce qui m'amène à cette question : si, comme Augustin, on conçoit le vide comme soustraction d'objet, ce vide en garde-t-il le souvenir, ou celui de l'histoire de la limite ou de la coupure qui le bordait ?

3. **Au-delà du monde des biens, ce n'est pas la peur, c'est l'inconscient** qu'il qualifie de « mémoire de ce que l'homme oublie ». Et ce qu'il oublie : « c'est la puanteur, la corruption » (qui hante Augustin), « c'est la vie, c'est la pourriture. »

C'est la vie nue, dirai-je, sans valeur.

Qu'y a-t-il « au-delà de cette barrière gardée par la structure du monde du bien » ? Barrière précaire puisqu'elle est munie d'un point pivot autour duquel les forces d'Éros se retournent pour entraîner le monde à sa perte (« L'anarchie chromosomique »).

Ce n'est pas la peur qui est « localisable » et défense contre « ce que nous ne savons pas ».

4. **Les horreurs de Sade**, à l'arrière-plan de l'Éros naturel, ne sont là « que pour nous suggérer l'impuissance de ce désir naturel à aller bien loin dans ce sens ». Ici on est dans une question de seuil.

Si Lacan distingue les horreurs sadiennes de celles qui pourraient advenir, à savoir la guerre nucléaire, c'est pour dire :

– que sa possibilité est « enveloppée d'une sorte d'interdit d'y penser » ;

– que son horreur sera pire mais d'un autre ordre :

Si le sadisme pervers est lié à la pulsion sinon au désir pervers, la guerre nucléaire pourrait être déclenchée par des technocrates au service de la tâche de résorber cet insondable déchet qu'est l'être humain. Tâche « sans dissipation », *i.e.* sans perte de jouissance, donc sans désir, sans valeur éthique. BHL parlait à la radio d'un discours des confinés : « Que ce serait bien si la planète était débarrassée de l'être humain ! »

5. Idéal du Moi vs Moi idéal.

Après l'évocation de ce « tumulus terminal à l'horizon possible de la politique du bien », Lacan nous propose de comprendre ce que signifie cet horizon de la recherche du bien, dès lors qu'on refuse de céder à l'interdit d'y penser, en évitant de sauver Dieu comme le fait Augustin avec son sophisme¹. IL reprend les choses en proposant une distinction² qui ne

¹ Qui repose sur un axiome paradoxal : « C'est parce qu'elles sont bonnes que les choses se corrompent. »

Avec une exception : le bon absolu : « Si elles étaient totalement bonnes elles ne sauraient se corrompre. »

De l'existence donc d'une exception dans le champ des bonnes choses : la « Totalement Bonne ».

Ce qui aboutit à cette bizarrerie logique, un raisonnement par l'absurde :

- Totalement dépourvue de bon, elles ne sauraient non plus se corrompre puisqu'il n'y aurait rien en elle à corrompre.

- Quand on a enlevé d'un bien tout ce qui est corruptible, le reste est-il le mal ? Non, car cela voudrait dire que ce reste dont on a enlevé le corruptible, serait incorruptible et étant incorruptible il serait plus parfait que ce qu'il y avait avant.

recourt pas à l'opposition individuelle entre satisfaction du corps et satisfaction de l'inconscient mais sur l'opposition Idéal du Moi, Moi idéal appliquée à la compétition sociale : Le bien n'est pas seulement le bien naturel qui satisfait les besoins. Il est aussi dans le pouvoir de satisfaire et du coup le pouvoir de priver l'autre. À l'Idéal du Moi, le pouvoir de faire le bien ; À partir du moment où tout s'organise autour de ce pouvoir, le Moi idéal, l'autre imaginaire est celui qui menace de priver et cela commence avec l'image spéculaire.

6. Un premier détachement de la tyrannie des biens.

À côté du fond de guerre sociale qu'implique cette structuration du monde des biens il y a la reconnaissance par certaines sociétés d'une « discipline » du désir qui passerait par la destruction des biens, le Potlatch, la destruction de prestige. C'est au moins un recul par rapport à la tyrannie des biens. Mais pourquoi le désir est-il lié à l'exigence d'une destruction ? Qu'est-ce que cette destruction consciente a de commun avec les destructions immenses que les guerres du XXème siècle ont infligées spécialement en Europe ? Ces dernières, dit Lacan, apparaissent comme des accidents contingents, inexplicables, des « retours de sauvagerie » alors que, selon lui, « il s'agit de quelque chose d'aussi nécessairement lié que possible à ce qui est pour nous l'avance de notre discours. » De quoi s'agit-il dans ce « notre » discours ?

Si l'on peut entendre que son discours sur l'éthique est lié à ces événements tragiques, il semble qu'il parle aussi du discours au sens de ce qui organise un lien social car il évoque l'interprétation par Hegel de la tragédie d'Antigone comme l'effet d'un conflit de discours.

7. Le discours de la science n'oublie rien (et du coup forçât le sujet).

Il semble qu'en ce qui concerne notre temps, c'est le discours de la science, un discours « qui surgit des petites lettres des mathématiques » qui va structurer le monde du bien. Ce qui change c'est que ce discours mathématique est un « discours qui n'oublie rien » (sauf le sujet). Il s'oppose ainsi au discours « mémorial » de l'inconscient « dont le centre est absent : « il ne savait pas ». Ce « il ne savait pas » est « le signe de cette omission fondamentale où le sujet vient se situer ». Mais cette omission fondamentale qui permet à un sujet d'advenir n'est pas garantie.

La toute-puissance du signifiant, ou de la lettre ?

Lacan parle du discours de la science comme engendré par la toute-puissance du signifiant. Puissance qui « va confiner à l'intégration de la nature ou à sa désintégration ». Cette formule « toute-puissance du signifiant » me semble plus évidente dans le destin tragique d'un sujet que dans ses effets sur la nature. Avant l'usage de la lettre dans l'écriture scientifique, le pouvoir du signifiant sur le réel physique était assez limité. Lacan a d'ailleurs été amené à distinguer la lettre du signifiant. Un signifiant en tant qu'il représente un sujet pour un autre signifiant, évoque l'oubli qui se produit dans son énonciation même. La logique mathématique aboutit à une articulation littérale où le sujet a disparu avec le sens et l'imaginaire réduit à la consistance.

8. Pulsion sexuelle et pulsion de mort.

– Absurde ! Le mal n'existe donc pas (et Dieu est absolument bon).

Conclusion : quelles qu'elles soient, les choses sont bonnes et le mal n'est pas substance car s'il était substance, il serait une bonne chose.

Cette conclusion me fait penser à la question vaine de définir la jouissance Autre : lui donner un attribut, c'est la rendre *illico* phallique, la faire entrer dans le champ des biens.

L'imminence possible de la désintégration de la Nature « complique singulièrement – encore que sans doute ce ne soit qu'une de ses phases – le problème de notre désir. » (Je cite *in extenso* ce passage dramatisé).

« Disons que pour celui qui vous parle, c'est là [...] que se situe la révélation du caractère décisivement original de la place où se situe le désir humain comme tel, dans ce rapport au signifiant et dans le fait de savoir si, ce rapport, l'homme doit ou non le détruire son rapport. » J'imagine qu'il s'agit de ce qu'il appelle le nouveau tout-pouvoir du signifiant de la science et non de notre dépendance originaire au signifiant puisque sans le langage il n'y aurait pas de sujet ? Mais il y a chez Lacan un soupçon de sympathiser avec l'idée d'en finir avec la vermine humaine.

C'est l'occasion de reprendre la distinction que fait Bernfeld entre pulsion de mort à visée entropique, (selon l'accent d'*Au-delà du principe de plaisir*) dans une optique énergétique et pulsion de destruction, « historique » (selon l'accent de *Malaise dans la civilisation*), pulsion beaucoup plus sexuelle et voisine de l'énigmatique *Bemächtigungstrieb*.

« C'est en tant que cette pulsion est liée à l'histoire que se pose le problème. C'est une question ici et maintenant et non pas une question *ad aeternam*. C'est en fonction de cela que le mouvement du désir est en train de passer la ligne d'une sorte de dévoilement, que la notion freudienne de pulsion de mort a son sens pour nous. »

Lacan voit clairement dans la dépendance de l'humain au signifiant le danger d'anéantissement de la vie-même qui se profile au moment même où il parle.

9. Dans la cure analytique.

L'analysant est de bonne volonté. Il veut faire le bien, en tout cas se trouver bien et dans cette quête de son propre bien, le sujet entre dans le champ de l'inconscient, « un champ de non-savoir » ... « il se révèle au mystère jamais entièrement résolu de ce qu'est son désir ».

Et cela ne va pas sans cette illusion que l'autre, lui, sait la voie qui conduit à la jouissance. D'où je l'aime de savoir, je l'envie, je le hais je vais ou veux le détruire. Malaise dans l'institution...

C'est l'autre voie pour la destruction que la pulsion sexuelle : la rivalité imaginaire.

10. « Nous voici sur la frontière du bien au beau. »

Je passe sur la critique sévère par Lacan de la contrepartie de satisfaction par les biens que Freud trouve à la sublimation, récompense de la société pour l'audace transgressive de l'artiste.

Pour en venir à la fonction équivoque du beau :

Beau a à voir avec désir : il suscite mais aussi intimide, voire désarme le désir. Car le désir va à l'outrage, passer outre, outre l'image aimée, narcissique pour atteindre l'objet *a* (pas encore inventé). Le beau surgit dans la cure quand affleure la pulsion destructrice : quand l'analysant s'avance sous le couvert d'une pensée ou d'une émotion artistique sublime...

Le beau serait-il moins leurrant que le bien de ne pas cacher son lien au désir ? Ce serait un pas franchi dans l'analyse du fantasme que de passer d'un « bien n'y touchez pas » à un « beau n'y touchez pas », sans doute à cause de la marge de la douleur qu'évoque l'outrage.

11. Le masochisme.

Le déplacement du seuil de la douleur est-il transgression de la limite du monde des biens ?

Lacan le ramène plutôt au monde des biens : la douleur comme bien à partager. (On jalouserait la douleur de l'autre comme n'importe quel bien qu'on lui suppose : « C'est tout juste si on ne se bat pas autour ». (Cf. Discussion de patients à la sortie de l'hôpital).

Le désir du masochiste pervers vise à se réduire soi-même à « cette chose qu'on traite comme un objet, cet esclave qu'on se transmet et qu'on partage et qu'on tient pour ce rien qui est un bien » (*Histoire d'O* ou *a contrario* la tentation de *Belle de jour*).

Lacan y voit une piste pour comprendre ce qu'il y a de commun à tous les masochismes : faire de la douleur un bien.

12. Antigone.

Son « choix qu'aucun bien ne motive, nous permet de nous assurer pour notre investigation concernant ce que l'homme veut et ce contre quoi il se défend, d'un repère essentiel ».

Franchit-elle pour autant la barrière du beau ?

Texte relu par Bernard Vandermersch.

Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.